Sept. 1820
Gabriel et Philibert
Le Docteur Quinquina ou le poirier ensorcelé
folie vaud. 1 a

LE

DOCTEUR QUINQUINA,

OU

LE POIRIER ENSORCELÉ;

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. GABRIEL ET PHILIBERT.

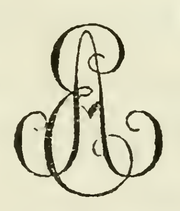
Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Porte St.-Martin, le 23 septembre 1820.

Je suis sûr que M. de Pourceaugnac, qui avait tant d'antipathie pour les lavemens, en aurait pris volontiers si on les avait administrés avec simphonie concertante.

Scène XI. QUINQUINA, *seul.*

SECONDE ÉDITION.

PRIX : 1 FR. 25 C.



PARIS,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1820.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE DOCTEUR QUINQUINA	M. POTIER.
CATHERINE, jeune meunière	Mme. FLORVAL.
JOLICŒUR, maréchal-des-logis d'un régiment de hussards	M. MOESSARD.
NOIROT, garçon meunier	M. PIERSON.

QUATRE TROMPETTES du régiment de Jolicœur.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

LE

DOCTEUR QUINQUINA,

OU

LE POIRIER ENSORCELÉ;

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un site agréable. A gauche du spectateur on voit la maison de Quinquina ; dans le fond, à droite, un moulin à vent. Un gros poirier occupe le milieu du théâtre ; il est placé entre la maison du docteur et le moulin.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLICOEUR, QUATRE TROMPETTES DU MÊME RÉGIMENT.

(*Ils sont sur un seul rang, et se préparent à sonner en regardant le moulin.*)

JOLICOEUR, *les arrêtant.*

Un moment... Il n'est pas temps encore; notre petit concert manquerait son effet... je me connais en galanterie. Sachez d'abord pourquoi je vous amène en ces lieux.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Dans ce pays une veuve jolie,
Par ses attraits a su toucher mon cœur;
Depuis ce temps, amis, j'ai grande envie
De lui jurer une éternelle ardeur. (*bis.*)
Vous approuv'rez c'nouveau coup de ma tête
En contemplant ce minois adoré :
J'ai toujours fait, de conquête en conquête
Marcher l'amour au pas accéléré. (4 *fois.*)

Et, foi de Jolicœur, je réussirai ou j'y perdrai mon nom. Mais avant de nous éloigner, attachons ce bouquet au poirier, et que ce soit la première chose que notre meunière aperçoive. (*Il va prendre une échelle qui est auprès du moulin, pour monter à l'arbre et y attacher son bouquet.*) Plaçons-le de manière que le docteur Quinquina, ce médecin du village, qui s'avise d'être mon rival, ne puisse l'apercevoir en sortant de chez lui. Maintenant, rendons-nous là bas sous ces arbres, pour y attendre le moment favorable... Surtout ne partez pas avant le commandement; songez que je suis votre général.

Air : *Vaudeville de l'Écu de Six Francs.*

Oui, ce grade est à moi, je pense,
Pour compagne, j'ai la valeur;
Pour aid'-de-camp, j'ai l'espérance,
Et l'dieu d'amour pour éclaireur. (*bis.*)
La gaîté préside aux revues,
Le plaisir commande le train;
Et la tristesse et le chagrin
Sont mes sentinelles perdues. (*bis.*)

Attention au commandement.... je n'ai pas besoin de vous recommander de la discrétion?

CHOEUR.

LES QUATRE TROMPETTES.

Air : *Sans le vin point de vrai bonheur.*

Nous jurons d'servir vos projets
Avec esprit, intelligence,
Pour en assurer le succès,
Nous promettons d'être discrets. (*bis,*)

JOLICOEUR.

Air : *Rendez-moi mon Écuelle.*

Pour me plaire ils vont de leur talent,
Ici, faire parade;
Notre meunière certainement,
Goûtera cette aubade;
Et si je m'vois loin de ses appas
Obligé de battre en retraite...
Du moins je ne délogerai pas
Sans tambour ni trompette.

En avant, marche.

Reprise du chœur.

Nous jurons d'servir vos projets,

Avec esprit, intelligence;
Pour, etc.

(Ils sortent ayant Jolicœur à leur tête.)

SCÈNE II.

NOIROT, *derrière le moulin.*

Dia ho! hu! ho! hu!.... Diable de baudet! (*paraissant.*)

Air : *Marionnettes joliettes.*

Jamais rien ne m'arrête
Quand je m'rends au moulin,
Le matin.
J'marche derrièr' ma bête,
Mais si j'lui cède l'pas
En tous cas,
Je n'crains point qu'on me fronde:
N'voyons nous pas dans l'monde,
Maint faux savant,
Qu'on met souvent
En avant?
V'là comme sans chicane
On pousse plus d'un âne
Au premier rang.

Maintenant sonnons chez M. Quinquina, pour lui dire ce que j'avons fait... (*Il se dispose à sonner à la maison qui est à droite.*) Allons, le v'là encore avec sa musique; c'est ben drôle tout d'même un docteur qui joue de plusieurs instrumens... J'crois qu'il a inventé une machine depuis queuqu'temps ça n'manque pas, il se donne un concert tous les matins .. (*Il écoute. On entend jouer un air chez Quinquina.*) On dirait qu'il joue de la flûte; non je crois que c'est de la serinette.

Air : *Vaudeville de Catinat.*

La musique pour notr' médecin
A plus d'attraits que l'on ne pense,
J'l'ai vu toucher du clavecin,
En écrivant une ordonnance;
Et l'on m'a souvent répété,
Qu'il avait manqué, pour sa gloire,
L'accessit de la faculté
Et l'grand prix du conservatoire.

(*Il sonne.*)

QUINQUINA, *en dedans.*

Un moment, un moment donc...

NOIROT.

C'est moi, M. Quinquina.

SCÈNE III.

NOIROT, QUINQUINA.

QUINQUINA.

Ah! c'est toi, mon petit Noirot... (*Parlant à la cantonnade.*) Thérèse, n'oubliez pas ce que je vous ai dit : le séné, c'est pour le maréchal... la casse, c'est pour le vitrier; la rhubarbe, c'est pour la jeune femme du vieux marguiller; et le chiendent, c'est pour son mari... Enfin me voilà un peu débarrassé.

NOIROT.

J'vois que la médecine vous occupe toujours beaucoup.

QUINQUINA.

Sans contredit... Elle a pour moi tant d'attraits! seul médecin et chirurgien de ce village, je jouis d'une certaine vogue. La saignée ne va pas trop mal.

NOIROT.

Tout le monde a recours à vous.

QUINQUINA.

Principalement les dames; elles m'appellent le galant docteur, et je ne me plains pas de mes profits.

Air : *Ah! vous avez des droits superbes.* (Du Nouveau Seigneur.)

Lorsqu'une belle en ce village,
Éprouve quelque mal soudain;
Je vais la voir suivant l'usage;
J'ai toujours ma lancette en main.
Pour calmer sa douleur maussade,
Je la saigne, et j'ai la faveur
D'embrasser ma belle malade..
Ah! le joli droit du *saigneur!*

Mais qu'est-ce qui t'amène?

NOIROT.

Je venais vous dire que le père Mathurin s'rendra à vos ordres aujourd'hui même, pour abattre ce poirier... ça s'ra dommage pourtant, un arbre qui produit de si beaux fruits.

QUINQUINA.

J'en conviens; mais on dirait qu'on lui a jeté un sort....

c'est un arbre de malheur... il a déjà manqué vingt fois de me tuer.

NOIROT.

Comment donc ça?

QUINQUINA.

En me heurtant contre, le soir, quand je rentre pour souper; je suis toujours sûr de me faire une bosse. Mais ce n'est pas le seul grief que j'ai contre lui... Il m'intercepte la vue du du moulin.

NOIROT.

Et par conséquent de la meunière?

QUINQUINA.

Tu l'as dit. Ensuite c'est là que les villageois viennent danser le dimanche, et c'est contrariant quand par hasard j'ai quelques pensionnaires... je te demande comme ils ont le cœur à la danse.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est un lieu de rassemblement...

NOIROT.

Sous cet arbre on fait plus d'un' pause;
Les garçons y perd'nt leur argent...

QUINQUINA.

Les filles c'est bien autre chose!

NOIROT.

L'an passé, j'en suis confondu,
C'est à c'poirier qu' pour se distraire,
C'gros milord anglais s'est pendu...

QUINQUINA.

Alors il était nécessaire.

NOIROT.

Maudit arbre, va! *(Il regarde le poirier.)* Ah! mon dieu!

QUINQUINA.

Eh bien! qu'est-ce qui lui prend?

NOIROT, *fixant le poirier.*

Tenez, M. Quinquina, regardez donc...

QUINQUINA.

Qu'y a-t-il de nouveau?

NOIROT.

Vous ne voyez pas un bouquet de roses ?

QUINQUINA.

C'est ma foi vrai !... Parbleu ! voilà un phénomène d'histoire naturelle.

NOIROT, *montant à l'échelle et prenant le bouquet.*

Il est vraiment joli !

QUINQUINA.

Donne... Ce sont de vraies roses ; ça vient fort à propos... justement c'est aujourd'hui la fête de la belle Catherine, ta maîtresse, je pourrai lui en faire hommage. Mais qui peut avoir attaché ce bouquet à cet arbre ?

NOIROT.

Dam' !

QUINQUINA.

Avant peu il ornera le corset de la jolie meunière.

NOIROT, *tirant de sa poche une tabatière.*

Il paraît que les belles ont toujours beaucoup d'attraits pour vous?

QUINQUINA.

Ah! mon ami...

AIR : *Le luth galant.*

Les femmes sont mes uniques amours;
Pour leurs appas je brûle tous les jours.
Sexe si séduisant, sans cesse je t'adore...

NOIROT, *lui offrant du tabac.*

Vous en usiez jadis...

QUINQUINA.

Parbleu! j'en use encore;
J'en userai toujours. (*bis.*)

NOIROT.

Voulez-vous toujours épouser ma maîtresse?

QUINQUINA.

Si je le veux, mon cher Noirot ? plus que jamais; d'ailleurs il le faut bien. Tu sais que j'ai prêté à feu son mari diverses sommes, pour lesquelles il a engagé sa jolie maison qui est auprès du moulin.

NOIROT.

J'sais ça.

QUINQUINA.

Eh bien ! mon ami n'ayant pas satisfait à ses engagemens, j'en deviens propriétaire ; c'est je crois ce qui doit décider la meunière... Cependant, comme je pourrois bien avoir quelques rivaux, je te charge d'épier toutes ses démarches ; je ne serai point ingrat... Tu n'as qu'à tomber malade... c'est une affaire terminée....

NOIROT.

Ce n'est pas pressé.

QUINQUINA.

Ou te casser une jambe, viens me trouver.

NOIROT.

Laissez-donc...

QUINQUINA, *à part.*

A propos, ne pourrais-je pas essayer mon nouvel instrument sur lui ?

NOIROT, *regardant au dehors.*

V'là notr' maîtresse.

QUINQUINA.

La belle Catherine...! Laisse-nous. (*Noirot sort.*)

SCÈNE IV.

QUINQUINA, CATHERINE; *elle arrive en chantant.*

CATHERINE.

AIR : *Blondelette.* (D'Aline.)

Nargant la mélancolie,
Toujours rire est ma volupté ;
Je ne connais que la folie,
Je ne chéris que la gaîté.

QUINQUINA.

Toujours chantante, toujours sémillante.

CATHERINE.

Que voulez-vous, docteur, il faut bien ce distraire un peu.

Air *du Curé de Pomponne.*

Toute la journée, en chantant,
Sans cesse on me voit moudre,
Grain de seigle, grain de froment;
Car il faut en découdre.
Si je chantons toujours, oui-dà,
C'est qu'il faut dans la vie
Joindre à tous ces grains-là,
Larira,
Un p'tit grain de folie.

QUINQUINA.

Parbleu ! plus je réfléchis, plus je vois que de médecin à meunière il n'y a que la main... Car en fait de grains, nous avons d'abord, les grains de santé, le grain d'opium, le grain d'émétique... Si le cœur vous en dit?

CATHERINE.

Laissez-nous tranquille avec vos grains; on sait bien que c'est de la graine de niais.

QUINQUINA.

Oh ! oh ! oh!... oser blasphêmer contre la médecine !

CATHERINE.

Vous blâmez mon humeur ?

QUINQUINA.

Non, du tout; défilez votre chapelet. J'aime mieux vous voir comme ça, que triste avec ces vilains habits de deuil.

CATHERINE.

Ah! monsieur Quinquina, ne rouvrez pas ma blessure!

QUINQUINA.

Ce n'est pas mon intention; au contraire... Mais ne perdons pas de vue la solennité du jour... (*Lui présentant le bouquet qu'il tenait caché.*) Permettez, adorable Catherine, que je vous offre...

CATHERINE.

Quel joli bouquet! en vérité, vous êtes d'une galanterie...

QUINQUINA.

Je n'y joins pas de compliment, parce que mon Apollon a une fluxion de poitrine.

CATHERINE.

Votre Apollon!

QUINQUINA.

Oui, le maître d'école. C'est lui qui compose ordinairement mes madrigaux; mais pour le moment il est au lit.

CATHERINE.

Ah! vous ne les faites pas vous-même?

QUINQUINA.

Assez d'autres s'en occupent sans moi. Par exemple, quant à la composition du bouquet je peux dire que ça sort de là... Chaque fleur exprime un sentiment, une pensée. Cette rose jointe à l'œillet, veut dire : Je vous adore. Cette sensitive placée entre deux grenades, signifie : Quand répondrez-vous à mon ardeur?... C'est un petit langage à la turque.

CATHERINE.

Vraiment?

QUINQUINA.

A Constantinople, c'est ainsi que les amans écrivent à leurs maîtresses. On appelle cela une correspondance végétale.

CATHERINE.

Ah ça! vous disiez qu'il n'y avait pas de compliment... Je vois pourtant un billet.. (*Elle tire un petit papier qui se trouve caché dans le bouquet.*) Que m'écrivez-vous donc, docteur?

QUINQUINA, *à part.*

Comment, il se pourrait?... Le diable m'emporte si je le savais!... Ah! c'est bien étonnant.

CATHERINE, *lisant.*

« Jolie meunière, c'est trop faire languir dans l'esclavage » un ancien militaire. » Comment! est-ce que vous avez servi?

QUINQUINA, *avec embarras.*

J'ai mis ancien militaire... (*à part.*) Tirons-nous de là. (*Haut.*) Si j'ai écrit cela, c'est par distraction; mais je suis l'errata vivant. Lisez : ancien apothicaire.

CATHERINE, *lisant.*

» Depuis que je vous aime je ne me connais plus. Mais c'est
» égal, je vous préviens que si vous ne vous rendez pas, je
» commence l'attaque aujourd'hui même... J'avance à la tête
» de l'artillerie... » (*Parlant.*) De l'artillerie!

QUINQUINA.

J'étais si préoccupé en écrivant cette lettre... Ayez la complaisance de lire : de la pharmacie...

CATHERINE, *continuant.*

« Et je livre l'assaut général. » (*Ici l'on entend le bruit des trompettes.*) Serait-ce là le signal?

QUINQUINA.

Que le diable emporte les trompettes! Depuis que ces maudits hussards sont cantonnés dans les environs... (*A part.*) Je vois que ce bouquet lui était destiné. Je prendrai des informations. (*Le bruit redouble*).

CATHERINE, *à part.*

Je gagerais que c'est monsieur Jolicœur qui fait des siennes...

QUINQUINA.

Daignerez-vous, mon bel ange, répondre à cette ardeur qui me dessèche, et vous déterminer enfin à prononcer ce oui, qui doit vous faire porter mon nom?

CATHERINE.

Écoutez, la journée n'est pas encore finie; je vous promets qu'avant ce soir...

QUINQUINA.

Si vous attendez la nuit, ça n'est pas clair.

AIR : *Ah! M. de Bois-Flotté.*

Il faudra ce soir
Prononcer sans scrupule;
Moi, jusqu'au revoir,
Je conserve l'espoir.
Jour trop enchanteur,
Ton charmant crépuscule
Sera pour mon cœur
L'aurore du bonheur.

J'en perds le repos;
Morphée, impitoyable,
Voyant mes sanglots,
Porte ailleurs ses pavots:
J'en perds l'appétit,
Et chose inconcevable,
Tout le monde dit
Que j'en perdrai l'esprit.

(*A Catherine.*)

Je sens loin de toi,
Mon courage s'abattre;
Mais quand je te voi,

Plus d'un désir fait battre
Le cœur et le poulx
De ton futur époux. (*bis.*)

Ensemble.

QUINQUINA.

Il faudra ce soir,
Prononcer sans scrupule;
Moi, jusqu'au revoir,
Je conserve l'espoir.
Jour trop enchanteur,
Ton charmant crépuscule
Sera pour mon cœur
L'aurore du bonheur.

CATHERINE.

Je veux dès ce soir,
Prononcer sans scrupule,
Docteur au revoir;
Conservez de l'espoir.
(*à part*) Jour trop enchanteur,
Ton charmant crépuscule
Sera pour son cœur
L'aurore du bonheur.

SCÈNE V.

CATHERINE, *seule.*

Le docteur est pressant; mais il a affaire à forte partie. J'ai de l'expérience, et avant de contracter un nouveau mariage, je veux....

SCÈNE VI.

CATHERINE, JOLICOEUR.

JOLICOEUR.

Air : *A voyager je passerais ma vie.* (Des deux Edmond.)

Enfant de Mars, chéri de la victoire,
Est-il un destin plus joli
Que d'être à la-fois favori
Et des belles et de la gloire. (*bis*)

CATHERINE.

Vous arrivez à propos pour être querellé.

JOLICOEUR.

Moi! qu'ai-je donc fait?

CATHERINE.

Je vous recommande de prendre des précautions pour que le docteur ne se doute de rien, et vous faites jouer une fanfare...

JOLICOEUR.

Je suis bien excusable; n'est-ce pas aujourd'hui votre fête?

CATHERINE.

Vous pouviez choisir un autre moment.

JOLICOEUR.

En vérité, je ne conçois pas votre prédilection pour ce M Quinquina; son nom seul est capable de me donner la fièvre.

CATHERINE.

Il m'a rendu plusieurs services.

JOLICOEUR.

C'est possible.

CATHERINE.

Il a soigné mon pauvre mari pendant sa dernière maladie; c'est lui qui lui a fermé les yeux.

JOLICOEUR.

Je sais que vous lui avez de grandes obligations.

CATHERINE.

Ensuite il est propriétaire de la moitié du moulin; et si je ne veux pas voir partager ce bien, il faudra peut-être me résoudre à lui accorder ma main.

JOLICOEUR.

Je viens d'hériter d'une petite somme d'argent de mon oncle le vigneron; ne pourrais-je pas, en la joignant à mes épargnes, acheter la part du docteur?

CATHERINE.

Je ne crois pas qu'il veuille la céder.

JOLICOEUR.

Si on lui offrait du bénéfice?

CATHERINE.

Peut-être qu'alors il se déciderait; car je le crois un peu avare.

JOLICOEUR.

Il est avare? nous le tenons.

CATHERINE.

Et crédule à l'excès; croyant aux revenans, aux sortilèges et à tous les contes qu'on veut lui faire.

JOLICOEUR.

En vérité?

CATHERINE.

Je vais vous en donner une preuve. Le pauvre homme ne veut-il pas faire abattre ce poirier, depuis qu'on lui a assuré que quand on montait dessus on voyait tout changer de face autour de soi.

JOLICOEUR, *riant.*

Ah! ah! ah! c'est très-plaisant. Je puis donc aller le trouver?..

CATHERINE.

Gardez-vous-en bien... si vous y alliez vous-même, il pourrait avoir quelque soupçon... Il m'a déjà parlé de hussards qui rodaient par ici...

JOLICOEUR.

En ce cas, changeons de batteries.... je conçois un projet.

CATHERINE.

C'est bien.

JOLICOEUR.

Soyez prête à me seconder au premier signal. Mais corbleu! si cette affaire réussit comme je l'espère, vous n'opposerez plus d'obstacles à mon bonheur?

CATHERINE.

Je vous le promets.

JOLICOEUR.

Air *di Virtuosi ambulanti.* (Opéra italien.)

A défendre ma patrie,
A chérir ma douce amie,
Je veux mettre mon envie;
Et voilà comment je crois,
On peut servir dans la vie } (*bis.*)
Deux maîtresses à-la-fois.

CATHERINE.

Même air

Sans avoir l'humeur légère,
A toutes deux il faut plaire,
N'allez pas en volontaire,
Vous ranger sous d'autres lois...
C'est assez de satisfaire
Deux maîtresses à-la-fois.

JOLICOEUR.

Un soldat doit satisfaire
Deux maîtresses à la fois.

(Il sort après avoir baisé la main de Catherine.)

SCÈNE VII.

CATHERINE, *seule.*

Allons; je vois qu'il faut me décider à terminer mon veuvage.

AIR *de Préville.*

Un vieux docteur, un brave militaire,
Voudraient ici m'épouser sans retard;
Le médecin en vain cherche à me plaire,
Car la balanc' penche pour le hussard. *(bis.)*
L'un m'entretient de ses tisanes fades.
L'autre toujours m'égaye par ses chants. *(bis.)*
Près du premier je n'vois que des malades;
Près du second je n'vois qu'des bons vivants. *(bis.)*

SCÈNE VIII.

CATHERINE, NOIROT.

NOIROT, *accourant. (Il est couvert de farine.)*

Not' bourgeoise, v'là c'gros marchand de farine que vous attendiez, qui vient d'arriver; il vous apporte de l'argent.

CATHERINE.

Je vais le recevoir avec plaisir. *(Elle sort).*

SCÈNE IX.

NOIROT, *seul.*

Quel métier! quel métier! il faut être maître d'un rude tempérament pour rester comme ça jour et nuit auprès de c'te meule; que de poussière on avale!... ça me rend tout fluet, quoi...

AIR *du Pas redoublé.*

En restant dans c'maudit moulin,
J'sens allonger ma mine.
Si n'fallait pas manger du pain,
J'maudirais la farine.

De m'voir diminuer chaque jour,
J'ai l'âm' peu satisfaite ;
J'étais jadis comme un tambour,
Me v'là comme un' baguette.

SCÈNE X.

NOIROT, QUINQUINA, *sortant de chez lui.*

QUINQUINA, *en fredonnant.*

Enfin je l'ai terminé !

NOIROT.

Quoi donc? Vous avez l'air tout joyeux.

QUINQUINA.

Mon ami, je viens d'achever un chef-d'œuvre de pathologie...

NOIROT.

Comment, pataut... !

QUINQUINA.

Pathologie, je te dis... c'est un instrument que je viens d'inventer.

NOIROT.

Est-ce un instrument de musique ?

QUINQUINA.

Il est à-la-fois chirurgical et musical.

NOIROT.

Ça doit être curieux.

QUINQUINA.

Tu as entendu parler quelquefois de cet instrument avec lequel... (*Il fait le signe de donner un clystère*). Tu ne comprends pas? Je joue la pantomime pour parler à mots couverts... Tiens, regarde.(*Il recommence*).

NOIROT.

Ah ! j'y suis... Comment, c'est ça que vous avez inventé ?

QUINQUINA.

Quand je dis inventé, je veux dire perfectionné. J'ai re-

marqué que la médecine et la musique s'alliaient très-bien ensemble; personne avant moi n'avait fait cette observation. En rapprochant ces deux sciences, qui au premier coup-d'œil semblent un peu hétérogènes, je suis parvenu à composer une machine organisée, qui peut jouer plusieurs airs au moyen d'un piston qu'on pousse à volonté.

NOIROT.

C'est-à-dire qu'on peut se raffraîchir en musique?

QUINQUINA.

C'est ça; tu as mis le... doigt dessus. Voici le raisonnement que j'ai fait : pourquoi les malades sont-ils si taciturnes? c'est qu'ils sont souffians. Je laisse aux médecins vulgaires l'usage des juleps, des loks et de toutes ces misères-là. Le grand art de guérir, mon ami, consiste à dissiper la mélancolie des malades. Fidèle à mon système, j'étudie avec attention le tempérament, le caractère de l'individu confié à mes soins : un gourmand éprouve-t-il un dérangement dans l'estomac? Vite, j'exécute avec l'air *de la fricassée.* M'appelle-t-on pour un malade désespéré? Je lui fais entendre l'air : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.* Une coquette a-t-elle des vapeurs? je fais exécuter l'air : *Femme sensible, entends-tu le ramage...* avec des variations.

NOIROT.

Si le malade n'en revient pas?

QUINQUINA.

Alors il meurt.... mais à son dernier moment, je lui fais encore entendre l'air : *La mort n'est rien, c'est la fin de la vie;* et il a l'agrément de s'en aller sur un air connu... Avec ma méthode, mes malades seront toujours en mesure.

NOIROT.

Quelle découverte!

QUINQUINA

C'est un remède universel; il n'y a que les airs à changer.

NOIROT.

Ça va vous faire un fier honneur dans le village.

QUINQUINA.

Et à la ville ça sera bien autre chose!... tous les orchestres

vont déchanter. Enfin, j'ai composé moi-même les ordonnances et les partitions; et je compte que la postérité inscrira mon nom au temple de mémoire, entre Hippocrate et Grétry (*A part*). Je crois que l'idée est bonne; si je faisais sur lui l'essai... Effrayons-le.. (*Haut*). Vois-tu bien, mon cher Noirot, il ne faut pas badiner avec la santé, Il y en a qui font les fendans et qui pourtant portent en eux le germe d'une destruction prochaine.

NOIROT.

Comme vous me regardez en disant ça... est-ce que ma personne a quelque chose d'extraordinaire en soi?

QUINQUINA.

En soi... je ne dis pas... mais tu as l'air de vouloir jeter un mauvais coton, enfin tu es changé depuis ce matin.

NOIROT.

A quoi voyez-vous donc ça?

QUINQUINA.

A l'inspection de la figure... Dis-moi, manges-tu?

NOIROT.

Comme un ogre.

QUINQUINA.

Mauvais signe; cela m'annonce que le foie est attaqué..... Dors-tu?

NOIROT.

Comme un sourd.

QUINQUINA.

Assoupissement.... engorgement dans les vaisseaux lymphatiques... As-tu quelquefois des accès de gaicté? Ris-tu?

NOIROT.

Comme un bossu.

QUINQUINA.

Ah! nous y voilà ... aliénation mentale.. Voyons ta langue... (*Il fait la grimace*) Ah! diable!... ton cœur. (*Il met la main dessus.*) J'en étais sûr, non seulement tu as une mauvaise langue, mais tu as aussi un mauvais cœur...

NOIROT.

Comment, mauvais cœur?

QUINQUINA.

Eh oui.... mouvement inégal, gonflement subit, peut-être bien un anévrisme; rien n'est plus dangereux...

NOIROT.

Je tomberais malade à la veille d'épouser mam'zelle Janneton !

QUINQUINA.

Comment diable! avec une figure si hétéroclite, tu t'avises d'être amoureux?

NOIROT.

Tiens, est-ce que la figure empêche donc ; vous l'êtes bien, vous.

QUINQUINA.

Imbécille ! moi, c'est différent ; la nature m'a formé pour cela.... mais je puis te donner quelque soulagement...

NOIROT.

En vérité!

QUINQUINA.

Je vais chercher mon nouvel instrument.

NOIROT.

Qu'est-ce que vous me chantez donc... je ne veux pas l'essayer...

QUINQUINA, *en le poursuivant.*

Poltron... je le vois, tu as peur du canon; mais c'est égal, je vais..

NOIROT.

N'vous donnez pas c'te peine-là.

QUINQUINA, *le poursuivant.*

Ah! je saurai bien t'obliger...

NOIROT.

Je me sauve.

(*Il sort en courant*).

SCÈNE XI.

QUINQUINA, *seul.*

Est-il bête !..... Je suis sûr que M. de Pourceaugnac qui avait tant d'antipathie pour ces sortes de choses là, en aurait pris volontiers si on les lui avait administrés avec symphonie concertante ; parce qu'on a beau dire, la musique sait toujours trouver le chemin du cœur.. Avant de m'établir dans ce village, j'ai voyagé et j'ai acquis de l'expérience...

AIR *de Joconde.*

J'ai long temps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part,
Purger et saigner à la ronde,
Bravant les chances du hasard.
Aujourd'hui purgeant une Anglaise
Demain saignant une Française
Je fus toujours en vérité
Le zéphyr de la faculté. } (5 *fois.*)

SCÈNE XII.

QUINQUINA, JOLICOEUR *en paysan. Il porte une blaude avec un large chapeau.*

JOLICOEUR, *parlant un peu comme les paysans des environs de Paris.*

Est-ce au docteur Quinquina qu'j'avons l'honneur de parler?

QUINQUINA.

A lui-même.

JOLICOEUR.

Ah ! j'en suis bien aise ; v'là bientôt une heure que j'vous cherchons...

QUINQUINA.

Et peut-on savoir, mon ami, ce qui vous amène ?

JOLICOEUR.

Ça va sans dire. puisque j'viens exprès pour vous en parler.

QUINQUINA, *à part.*

C'est une consultation. (*Haut.*) Parlez avec confiance... je suis à la fois médecin, chirurgien et souvent même sage-femme suivant les circonstances........ Ce n'est pas pour vous que je dis ça...

JOLICOEUR.

Pardine! vous d'vez faire d'bonnes affaires dans ce pays-ci?

QUINQUINA.

C'est ce qui vous trompe; l'air est pur, les habitans sont sobres, les santés florissantes... mauvais pays...

JOLICOEUR.

Dieu merci! c'n'est point pour une maladie que j'venons vous trouver. V'là c'que c'est: j'habite l'village voisin, et j'voudrions me fixer dans celui-ci; comme on m'a dit que vous étiez dans l'intention de vendre la maison qui dépend du moulin...

QUINQUINA.

Non pas, s'il vous plaît; je suis au contraire dans l'intention de la garder.

JOLICOEUR.

J'croyais qu'en vous offrant du bénifice...

QUINQUINA.

Du bénifice...?

JOLICOEUR.

Oui-dà! deux mille francs, c'est l'double de sa valeur...

QUINQUINA.

Deux mille francs, sont fort agréables sans doute, mais... (*A part.*) Voyez pourtant si la meunière s'était prononcé, je pourrais...

JOLICOEUR.

Eh bien! qu'en di'es-vous?

QUINQUINA, *à part.*

Je ne dois pas balancer. (*Haut.*) Je dis que cela ne se peut pas.

JOLICOEUR.

J'voulions ajouter quatre cents francs de pot-de-viu...

QUINQUINA.

Quatre cents francs de pot-de-vin !..., Quel diable d'homme !.. vous allez me mettre le couteau sur la gorge .. (*A part*) Parbleu ! il me vient une bonne idée... (*Haut.*) Mon ami, la maison est à vous; mais à une condition, c'est que vous tiendrez pendant huit jours notre marché secret.

JOLICOEUR, *lui donnant la main.*

Touchez là... demain nous signerons l'acte. Aujourd'hui votre parole me suffit.

QUINQUINA.

Je vous la donne. (*A part*) C'est une affaire d'or...j'ai huit jours devant moi; d'ici à cette époque je serai le mari de la meunière.

JOLICOEUR.

Avant de vous quitter, docteur, j'ons encore une demande à vous faire... vous avez là des poires superbes!..... (*Montrant le poirier.*) Et comme j'allons dîner chez la mère Thibault, j'en emporterais volontiers queuqu'zuues pour ses filles.

QUINQUINA.

Cueillez si ça vous arrange... mais je vous préviens que c'est un arbre de malheur, qui a vingt fois pensé me faire rompre le cou... je le crois ensorcelé.

JOLICOEUR, *à part.*

A merveille ! (*Haut.*) Vous le croyez ensorcelé, dites-vous ?

QUINQUINA.

Je dirais presque que j'en suis sûr... tenez, mon cher, n'y montez pas, croyez-moi.

JOLICOEUR.

Laissez donc, j'voulons voir ça par moi-même... j'vous dirons c'qu'il en est. (*Il monte à l'arbre.*)

QUINQUINA, *le regardant.*

C'est qu'il y grimpe... ces gens-là sont d'une imprudence...

JOLICOEUR, *dessus l'arbre.*

Ah mon dieu! qu'est-ce que je voyons donc? quel changement...! est-ce bien vous, M. Quinquina?

QUINQUINA.

Si c'est moi? mais je le crois.

JOLICOEUR.

Vous n'êtes plus le même.

QUINQUINA.

Vous m'étonnez.

JOLICOEUR.

Vous êtes habillé en hussard.

QUINQUINA.

Moi, en hussard! Ah ça! est-ce que vous perdez la tête?.. Il me semble que pour le moment j'ai toujours le même habit.

JOLICOEUR.

Je vous assure que je vous vois en hussard.

QUINQUINA.

J'ai ma veste noire, ce serait donc en hussard de la mort.

JOLICOEUR.

Une femme est auprès de vous... Je ne me trompe pas, c'est la meunière Catherine... Tud eu! comme vous l'embrassez... Ah c'est trop fort, vous prenez des libertés..

QUINQUINA, *levant ses mains.*

Je vous assure que je ne prend rien du tout.

AIR : *Vaudeville des Gascons.*

Docteur, modérez ce beau feu,
Calmez cette ardeur qui vous presse;
Pour vous livrer à la tendresse,
Choisissez mieux l'heure et le lieu.

QUINQUINA.

Mais je n'y conçois rien vraiment...

JOLICOEUR.

Auprès de ce tendron aimable,
Vous jouez l'rôl' d'un amant brûlant.

QUINQUINA.

Mon ami j'en suis incapable. (*bis.*)

Ensemble.

JOLICOEUR.

Docteur, modérez, etc.

QUINQUINA.

Oui, je sais modérer mon feu
Et calmer l'ardeur qui me presse;
Pour me livrer à la tendresse
Je choisis mieux l'heure et le lieu.

JOLICOEUR.

Eh bien! vous vous enfuyez... (*Appelant.*) M. Quinquina, M. Quinquina.

QUINQUINA.

Allons, je m'enfuis à présent... descendez donc, et vous verrez que je n'ai pas bougé de place.

JOLICOEUR, *descendu.*

Tiens! c'est singulier...

QUINQUINA.

Ai-je l'air d'un hussard... à présent?..

JOLICOEUR.

J'n'y conçois rien.

QUINQUINA.

La meunière est-elle auprès de moi?..

JOLICOEUR.

Cependant j'ai vu... vu de mes propres yeux... Plus de doute, ce poirier est ensorcelé. Du reste c'est fort drôle.

QUINQUINA.

Je n'y suis pourtant jamais monté...

JOLICOEUR.

Vous devriez approfondir ce mystère.

QUINQUINA.

Vous m'assurez que ça ne fait pas de mal?

JOLCOEUR.

Non, d'honneur. Ça va vous paraître surprenant. (*Quinquina monte lentement.*) Y êtes-vous?

QUINQUINA, *toujours en montant.*

Pas encore... Je me rappelle que M. de Buffon raconte une chose à-peu-près semblable... ah! j'y suis.

(*Pendant que Quinquina monte, Jolicœur, sans interrompre le dialogue, a jeté sa blaude et son grand chapeau.*

JOLICOEUR.

Eh bien! voyez-vous queuqu' chose?

QUINQUINA, *ouvrant de grands yeux.*

Ah! par exemple, celui-là est fort... ma foi, mon ami, je vous vois aussi habillé en hussard.

JOLICOEUR.

Vous voyez bien que je ne mentais pas.

QUINQUINA.

Ça fait vraiment illusion.

JOLICOEUR, *appelant à voix basse.*

Catherine...

SCÈNE XIII.

JOLICOEUR, QUINQUINA *dessus l'arbre*, CATHERINE.

CATHERINE.

Eh bien! mon cher Jolicœur, avez-vous réussi? le docteur consent-il à vendre sa maison?

JOLICOEUR.

C'est une affaire terminée.

QUINQUINA.

De plus fort en plus fort; on se donnerait au diable que c'est la meunière.

AIR *de la Meunière.*

C'est un fantôme assurément
Qui prend sa manière;
C'est bien son minois agaçant,
Sa taille légère,

Son regard doux et caressânt..
Si c'est un spectre il a vraiment
L'air de la meunière
Du moulin à vent.

CATHERINE, *surprise en voyant Quinquina.*

Comment, sur cet arbre, docteur? que faites-vous donc là?

QUINQUINA.

C'est à s'y méprendre... on croirait que c'est sa voix.

JOLICOEUR, *à Catherine.*

Quand je vous dis qu'il ne pense plus à vous... En voulez-vous une preuve plus forte?..... (*Il l'embrasse*) (*A Quinquina*). Vous permettez?..

QUINQUINA.

Parbleu!... embrassez-vous jusqu'à demain; ça m'est bien égal.

JOLICOEUR.

Du moment qu'il le permet.. (*Il recommence.*)

QUINQUINA.

C'est qu'on les entend sonner comme si c'était pour de bon... Allez toujours; je ne serai pas fâché de voir jusqu'où le charme peut s'étendre...

AIR : *N'en demandez pas.*

Non, je n'y puis rien concevoir;
On les croirait dans leur ménage.
A mon aise je voudrais voir,
La fin d'un pareil badinage...

JOLICOEUR.

Faites un effort,
Remontez encor,
Et vous en verrez d'avantage. (*bis.*)

(*Quinquina monte plus haut, Jolicœur ôte l'échelle qui est à l'arbre.*)

Profitons de la circonstance...

AIR : *Surtout qu'elle soit obéie.* (Féerie des Arts.)

Rendons-nous vit' chez le notaire,
Pour accomplir nos vœux secrets :

Plus de délais, plus de mystère,
Que l'hymen nous lie à jamais. (*bis.*)

QUINQUINA.

C'est un prodige!..

JOLICOEUR

Quelle fête!
Je vais posséder sans retard,
Une femme aimable et discrète.

QUINQUINA.

Cela ne s'est vu nulle part. (*bis.*)

Ensemble.

CATHERINE, JOLICOEUR.

Rendons-nous, etc.

QUINQUINA

Ils parlent d'hymen, de notaire,
De tendresse et de vœux secrets;
Qu'elle aventure singulière!
Non, je ne l'oublîrai jamais (*bis.*)

(*Jolicœur et Catherine sortent.*)

SCÈNE XIV.

QUINQUINA, *seul.*

Eh bien! mon ami, on croirait vraiment que vous n'êtes plus là, que vous êtes partis avec la meunière, et que je suis seul ici... c'est une vraie lanterne magique..... sans doute que nous allons voir autre chose.

SCÈNE XV.

QUINQUINA, NOIROT; *il a le schakot de Jolicœur sur la tête et le sabre au côté.*

NOIROT, *appelant.*

M. Quinquina! M. Quinquina!

QUINQUINA.

Eh bien, me voilà, qu'y a-t-il?

NOIROT.

Où êtes-vous donc?

QUINQUINA.

Lève les yeux en l'air.

NOIROT.

Comment ! vous êtes monté sur ce chien d'arbre ?

QUINQUINA, *l'examinant.*

Allons, le charme opère aussi sur cet imbécile... le voilà à moitié en hussard.

NOIROT.

Vous ne savez donc pas ce qui se passe ? Not' bourgeoise se marie... C'est déjà connu de tout le village.

QUINQUINA.

Est-il possible ! (*Il se met en devoir de descendre.*)

NOIROT.

Elle épouse M. Jolicœur, un des hussards cantonnés dans c'pays.

QUINQUINA.

Donne-moi donc l'échelle.

NOIROT *continue, en posant l'échelle.*

C'est lui qui était tout-à-l'heure déguisé en paysan, j'viens d'ramasser son sabre et son bonnet, qu'il avait laissés auprès d'un arbre.

QUINQUINA, *descendu.*

Que me dis-tu là ?

NOIROT.

La vérité toute pure. Tenez, les voilà qui arrivent bras dessus bras dessous.

SCÈNE XVI.

Les Précédens, JOLICOEUR, CATHERINE, quatre Hussards, plusieurs Garçons Meuniers. Paysans et Paysannes.

CHOEUR.

Air *du Bouquet du Roi.*

Allons, gai ! par nos chansons,
Célébrons ce mariage ;

Faisons partout dans l'village,
Entendr' nos joyeux flonflons.

JOLICOEUR.

Bellonne m'est toujours chère,
Mais, pour embellir mes jours,
Je veux suivre la bannière
De l'hymen et des amours.

(*Les hussards dansent autour de Quinquina.*)

REPRISE.

Allons, gai! par nos chansons.
Célébrons ce mariage.
Faisons partout dans l'village,
Entendr' nos joyeux flonflons.

QUINQUINA, *à Catherine.*

Comment! vous osez reparaître devant moi, insidieuse beauté?

CATHERINE.

Que voulez-vous dire, monsieur Quinquina?

QUINQUINA, *à Jolicœur.*

Et vous, guerrier félon!

JOLICOEUR.

Allons, Docteur, que diable! pas de rancune; soyons bons amis...

QUINQUINA.

Bons amis!

JOLICOEUR.

Vous le savez, je suis propriétaire de la moitié du moulin.

QUINQUINA.

Propriétaire!

JOLICOEUR.

Un honnête homme n'a que sa parole, et voilà votre somme. (*Il lui présente un petit sac de cuir.*)

QUINQUINA, *prenant le sac.*

Nous signerons demain.

JOLICOEUR.

J'épouse la meunière, et je vous invite au repas de noce.

QUINQUINA.

Je ne digèrerai jamais celui-là.

JOLICOEUR.

De plus, sachant que les malades vous manquent, je veux vous faire obtenir la place de vétérinaire du régiment : dans ce moment-ci elle est vacante.

QUINQUINA, *se calmant.*

Ah ! la place de vétérinaire est vacante?

JOLICOEUR.

Acceptez-la, croyez-moi... C'est votre vrai lot.

QUINQUINA.

Mais je ne dis pas non... d'autant plus que j'ai beaucoup étudié les fièvres, et principalement la fièvre de cheval.

JOLICOEUR.

Touchez-là... Voilà la paix faite.

QUINQUINA.

Voilà la paix faite... c'est bien aisé à dire... La place de vétérinaire dans votre régiment, compensera-t-elle jamais celle que j'aurais eue dans le cœur de Catherine ?... Ah ! mon ami, aimez la meunière, aimez la bien... elle le mérite sous tous les rapports ; je suis enchanté de vous avoir vendu la moitié du moulin... Je vous demande un peu ce que je pourrais faire du moulin sans elle. (*Il montre Catherine.*)

JOLICOEUR.

AIR *de la Treille de sincérité.*

Mes amis, qu'un joyeux délire
Nous inspire
Jusqu'à demain ;
Chantons l'amour, chantons l'hymen. (*bis.*)

TOUS.

Mes amis, qu'un joyeux ,délire etc.

QUINQUINA, *au public.*

AIR *du Calife de Bagdad.*

D'Euterpe empruntant l'harmonie,
D'Esculape suivant les lois,
La musique et la pharmacie
Se réunissent à ma voix.
Si cet assemblage fait rire,
J'espère, dût-on en médire,
Pouvoir vous offrir aujourd'hui
Un remède contre l'ennui. (*bis.*)

REPRISE.

Mes amis, qu'un joyeux délire
Nous inspire
Jusqu'à demain,
Chantons l'amour, chantons l'hymen.

FIN.